

DES MARQUES DE VOCATION

Si vous donnez aux enfants la culture dont nous avons parlé, vous verrez lever dans votre champ une riche moisson d'âmes chrétiennes, généreuses, prêtes au dévouement apostolique. Toutes ne sont pas destinées au sacerdoce ou à l'état religieux ; car vous travaillez surtout pour accroître dans le monde l'armée des bons chrétiens. Du moins, c'est parmi les meilleurs de vos élèves que sont les élus de Dieu.

Ceux qu'il appelle à le servir dans la vie parfaite et dans l'apostolat, Dieu les a marqués. Cherchez l'empreinte divine laissée par sa main sur ces âmes de choix, et vous saurez celles qu'il se réserve. En toutes choses le discernement est un art difficile : il est particulièrement délicat dans la question des vocations. Ne faites point comme le pêcheur qui, dans la nuit, jette son filet à tout hasard, et qui fait main basse sur tout ce qu'il ramasse, que ce soit bon ou mauvais : vous, jetez le filet à la lumière du jour, et, parmi tant d'éléments qui se présentent, faites une sélection prudente, gardant ce qui est bon, rejetant ce qui serait dangereux.

Pour éclairer votre choix, vous avez besoin de connaître les signes de vocation. Ils se ramènent à

deux : *l'aptitude* et *l'attrait*. Pour qu'un enfant vous paraisse appelé à la religion, il faut qu'il soit capable d'en exercer les fonctions, il faut qu'il veuille l'embrasser. En effet, en destinant les âmes à une mission, Dieu leur donne les aptitudes nécessaires pour en remplir les devoirs, et il leur en inspire le goût : il les façonne et les attire. L'attrait ne vient point du ciel, lorsqu'il se manifeste dans un incapable ; quand une âme vous apparaît digne de participer à vos travaux, assurez-vous qu'un désir désintéressé la porte à cette forme du dévouement. L'aptitude et l'attrait sont deux marques également nécessaires pour juger des vocations.

Mais *l'aptitude* est une chose fort complexe ; elle dépend de la famille, du tempérament, de l'intelligence et du cœur des enfants. — *L'attrait* est encore plus difficile à discerner : il se présente à des degrés si variables, et il est accompagné d'intentions si diverses ! Nous allons essayer de démêler tout cela.

Honorabilité de la famille.

Que votre premier regard se tourne vers la famille. Soit qu'un enfant vous découvre ses désirs, soit que vous conceviez sur lui des espérances, avant de donner une réponse qui vous engage, avant de faire des ouvertures et de poser des questions qui vous lient, voyez ce que sont les parents. Et pourquoi tant veiller à ce point ?

Ce n'est point à la fortune de la famille que vous

regarderez : Dieu prend également ses élus parmi les pauvres et parmi les riches ; vous recevrez d'égalles consolations des uns et des autres. Si les riches viennent à vous, réjouissez-vous : ils soutiendront vos œuvres de leurs ressources et de leur crédit. Si les pauvres arrivent plus nombreux, réjouissez-vous encore : Dieu n'a-t-il pas résolu de sauver le monde par la faiblesse des moyens humains, afin que nos œuvres procèdent visiblement de lui ? Ne regardez donc jamais à la richesse : n'ayez pour elle ni dédain ni envie. Laissez à Dieu le soin de vous nourrir et de vous vêtir.

C'est la bonté morale, les sentiments de foi, la vie honnête des parents que vous devez considérer. L'honneur de votre communauté y est engagé, l'avenir des sujets eux-mêmes en dépend.

Vous savez à quel point l'Église est soucieuse de l'honneur de ses ministres : elle ferme les portes du sanctuaire à ceux que l'infamie des parents rendrait un scandale pour les fidèles. Les fautes graves des parents restent comme une tache indélébile sur le front de leurs enfants ; or, ceux qui exercent dans l'Église le sublime ministère du sacerdoce ne doivent rien avoir à cacher. — Il faudrait qu'il en fût de même, quoique à un moindre degré, pour les aspirants à la vie religieuse. N'est-ce pas un déshonneur pour une Communauté de recruter ses membres dans les bas-fonds de la société ? Ce ne sont pas les petits et les pauvres qui forment ces bas-fonds : ce sont les gens malhonnêtes, quelle que soit d'ailleurs leur fortune,

les gens tarés, souillés de quelque faute publique, comme le vol ou l'impudicité. Cela s'applique surtout aux familles stigmatisées par une condamnation des tribunaux. Quel prestige auraient des maîtres sortis de tels rangs ?

Mais le défaut de prestige est encore le moindre mal ; croyez que les fils hériteront de leurs pères et seront affligés des mêmes vices. Pour parler avec précision, je dirai que l'hérédité créera en eux de violentes inclinations vers les vices de famille.

Ils resteront sans doute toujours maîtres de les surmonter ; mais qui ne sait avec quelle facilité l'homme, las de combattre, cède à la poussée de ses passions ? Dans certains cas surtout, la nature paraît empoisonnée dans sa source. Ces pauvres enfants, ils sont irréprochables tant qu'ils sont jeunes : laissez venir l'âge, et vous les verrez tomber dans la fange. Quels regrets vous auriez alors d'avoir préparé la honte à votre famille religieuse ! Les belles exceptions, si consolantes qu'elles soient, n'infirmement point la règle générale. Ne pensez pas que vous deviez cueillir du raisin sur les ronces : la sève sortie d'une mauvaise racine ne produira que des fruits amers.

Jamais il n'avait été si nécessaire d'attirer sur ce point l'attention des éducateurs, tant sont nombreuses dans notre société les familles vicieuses. En pratique, vous ferez bien de suivre les règles suivantes : ne faites aucune avance aux enfants de familles tarées, quelque bons qu'ils paraissent ; s'ils demandent avec

instance l'entrée du sanctuaire ou de la vie religieuse, soumettez-les à une épreuve rigoureuse et prolongée, pour vous assurer qu'ils rachèteront par leurs mérites la faute de leurs parents ; un enfant pieux, énergique, ouvert, peut toujours être reçu dans la vie religieuse, après qu'il a donné des preuves de sa valeur personnelle.

Prenez de préférence l'enfant dont les parents sont honnêtes dans les affaires, appliqués au travail, rangés dans leur conduite, pénétrés de l'esprit religieux : ce plant-là est bon ; quand même il aurait des airs moins flatteurs, vous pouvez en espérer d'excellents fruits.

Le tempérament.

Nécessité d'y prendre garde.

Une fois rassuré du côté de la famille, considérez la nature de l'enfant. La nature ne doit pas seulement être intègre, mais encore favorable à la vie religieuse. Il est trop clair que certaines infirmités sont des signes de non-vocation : les sourds, les aveugles, les individus contrefaits, ne peuvent exercer la plupart des fonctions de l'apostolat, et l'Église interdit de les recevoir. Ce qui est moins facile à déterminer, c'est l'aptitude du tempérament.

Le tempérament exerce sur toute notre vie, sur nos idées, sur nos passions, sur nos actes par conséquent, une influence prépondérante. Suivant la distribution de nos humeurs, suivant la prédominance du sang, de la lymphe ou de la bile, nos ten-

dances varient notablement. C'est une loi indéniable que notre caractère est le fruit de notre tempérament ; c'est une loi non moins constante que l'homme agit suivant son caractère.

Peut-être allez-vous croire que j'admets le fatalisme, et que je regarde la vie d'un homme comme la solution mathématique d'une équation dont les éléments sont les dispositions organiques. A Dieu ne plaise que je nie la liberté ! l'homme reste maître de ses passions : le tempérament ne crée que des tendances, et la volonté peut toujours les dominer.

Mais, ce que l'homme peut, le fait-il habituellement ? A voir comment les choses se passent dans l'humanité, n'avez-vous pas constaté que l'homme suit bien souvent la pente de sa nature ? Ne serait-il pas désastreux qu'il y eût dans le clergé ou dans une congrégation de ces natures malsaines, capables, à un moment donné, de faire honte à la société dans laquelle elles vivent ? Il y a même des natures si ingrates que leur correction paraît moralement impossible, dont la responsabilité dans certaines fautes est tout à fait douteuse ; coupables ou non, ces défaillances lamentables ne seraient-elles pas pour l'état religieux un mal irréparable ? Parce qu'on n'a pas toujours veillé à ce point, on a laissé pénétrer dans le sanctuaire et dans le cloître des âmes absolument revêches au joug, dont les écarts ont fait le scandale des fidèles et la désolation de l'Église. Il est donc utile de vous faire connaître les tempéraments dont vous devez vous défier.

Enfants mous.

Gardez-vous bien de favoriser la vocation des enfants *mous* et sans ressort. A quoi vous serviraient-ils ? Ils ne pourraient que plier sous le poids de vos règles : ils manqueraient d'initiative, ils rempliraient négligemment toutes leurs fonctions. Paresseux et inactifs, ils ne feraient prospérer aucune œuvre : par eux, le désordre se glisserait dans les institutions les plus ferventes. Ce qui ne paraît pas serait plus désolant encore ; car, manquant d'énergie morale, leur cœur serait une proie facile à tous les vices : quels ravages la tentation ne fait-elle pas dans ces âmes indolentes ?

Cependant les âmes molles trompent aisément les éducateurs. Le visage est doux, aimable ; les traits bien reposés de la physionomie donnent l'apparence d'une conscience en paix. Mais sous le calme de cette surface, sous cette tranquillité extérieure, que de boué parfois se cache au fond du cœur ? Ne vous éprenez pas trop vite de ces natures paisibles : même quand elles ne trompent point par le dehors, même quand elles sont irréprochables au dedans, elles ont d'ordinaire l'inconvénient d'être sans ressources. Elles sont candides, je l'accorde ; mais le seront-elles toujours ? Comme elles sont innocentes parce qu'elles n'ont pas eu de tentations, craignez qu'elles ne succombent misérablement au premier danger.

Tant de fois j'ai vu des maîtres malavisés se laisser prendre à ces dehors flatteurs, que je ne saurais

trop insister sur ce point. Que la placidité du tempérament ne tienne jamais lieu de vertu ! Avant d'admettre des natures si désavantageuses, exigez des preuves de leur énergie, assurez-vous qu'elles sont capables d'effort.

L'enfant mou est facile à reconnaître. Il est paresseux au lever ; ses leçons lui coûtent trop pour qu'il les sache bien ; ses devoirs sont inachevés ; les fautes y abondent, parce qu'il ne prend pas les moyens de se renseigner ; sa nonchalance se révèle dans sa démarche, dans sa tenue, dans sa parole ; ses cahiers sont souvent malpropres ; son écriture est comme le graphique qui inscrit l'insignifiance de son âme. Autant il est recherché par les amitiés particulières, autant il manque de cœur : il ne sait ni aimer, ni se dévouer, ni se priver : ordinairement très flatté dans sa famille, il n'a développé que son égoïsme exigeant.

Ne confondez pas des actes de faiblesse avec la mollesse de nature : on corrige des défaillances ; on ne corrige jamais assez la mollesse extrême dont je parle, pour qu'on puisse espérer la formation d'un bon prêtre ou d'un bon religieux.

Natures violentes.

Les natures *violentes* m'inspireraient moins de défiance. Elles ont besoin de se modérer ; mais c'est un axiome, qu'il est plus facile de retrancher que de créer. Là où la poussée de la vie surabonde, on peut en mesurer et en régler la dépense.

Néanmoins, il y a des tempéraments si emportés, si susceptibles au moindre choc, qu'ils sont impropres à la vie commune. Semblables à la poudre qu'une petite étincelle enflamme en un instant, ils sont incapables de retenir le premier mouvement de la colère. Ils reviennent vite, car ils ont bon cœur : ils déplorent l'acte qui leur a échappé, et dont ils ne sont peut-être pas responsables. Mais, responsables ou non, ils seraient dans nos œuvres un élément destructeur, soit pour les relations intimes, soit pour les fonctions extérieures du ministère.

Or, dès le bas âge, ces violences de caractère se manifestent aisément. Il appartient au maître de discerner les enfants qu'on pourra corriger de ceux qui ne se domineront jamais entièrement. Aux premiers, il faut tendre les bras comme à de précieuses recrues, pleines de vie ; aux seconds, il faut plutôt fermer la porte, comme à des éléments de guerre qui jetteraient le trouble dans les communautés.

Dans le doute sur l'issue définitive des efforts, mieux vaut commencer l'œuvre de la formation religieuse ; mais, si la victoire sur le tempérament colère n'est pas complète, qu'on rejette dans le monde une cause certaine de discorde et de scandale.

Les mélancoliques.

Le tempérament *mélancolique* n'est point favorable à la vocation sacerdotale et religieuse. Elles sont bien dignes de pitié, ces pauvres âmes inquiètes, à humeur noire, qui voient des persécuteurs dans tous

ceux qui les approchent, qui sont fermées à toute prévenance aimable, qui souffrent de tout ce qu'elles voient, des avances qu'on leur fait aussi bien que des froideurs apparentes qu'on leur témoigne, qui se plaignent sans cesse de ce qu'on leur manque d'égards. Victimes d'une mauvaise nature, elles passent leur vie dans un vrai martyre. Ce qu'elles font souffrir aux autres, elles n'en sont pas le plus souvent responsables ; ce qu'elles souffrent de la part de tous, Dieu seul le sait, et il le leur compte à mérite. Quoique bien dignes de compassion, elles sont un fléau redoutable pour les communautés : elles assombrissent les cœurs et tuent la joie par leur air maussade et leurs plaintes interminables. Dieu veuille qu'elles ne deviennent pas un foyer de mauvais esprit ! Allez à elles par charité, pour leur donner en aumône un peu de bonheur ; mais, si elles manifestent quelque attrait pour votre genre de vie, faites-leur entendre que Dieu les destine plutôt à des travaux solitaires.

Il est aisé de distinguer de bonne heure ces malheureux tempéraments. L'enfant mélancolique parle peu, fuit la société, ne joue pas ; son regard est timide, ordinairement baissé, ne se levant que furtivement vers vous ; le succès de ses camarades lui cause un malaise et une jalousie que sa tenue même manifeste ; quand on l'interroge, il ne s'ouvre pas, il ne dit pas ses peines, il ne révèle pas ses projets. Il y a toujours des nuages dans son ciel ; aussi les rayons de soleil n'arrivent jamais jusqu'à lui : on

dirait une plante souffreteuse dont le vent du nord a flétri les bourgeons.

Portrait d'une bonne nature.

Regardez maintenant l'enfant sur qui le ciel a des desseins. Voici les traits principaux d'une nature prédestinée. — La physionomie, éclairée par un regard limpide, montre du premier coup la franchise et la droiture de l'âme : rien de faux ni de mensonger dans les paroles et les procédés. — Des actes de vertu révèlent déjà l'énergie du caractère : l'enfant est tout à son devoir ; il ne connaît pas les faiblesses du respect humain ; il sait rompre avec les mauvaises compagnies. Fort contre lui-même, il s'impose des sacrifices, non seulement pour éviter des reproches, mais encore par amour du bien, peut-être aussi par amour pour Dieu. — Souple, maniable, obéissant, gai, ouvert, ni susceptible ni fuyant, il est la joie de ses maîtres, il a toute leur confiance, et il se fait un bonheur de se prêter à leurs moindres desirs.

Si la franchise, l'énergie, la serviabilité sont des qualités communes à toutes les bonnes natures, ce n'est pas à dire qu'on ne puisse rencontrer parmi elles des types bien divers. N'ayez pas cette idée étroite de la vocation, qu'on ne doit admettre que les âmes coulées en quelque sorte dans un même moule. La variété des caractères dans la pratique des mêmes vertus est un des plus beaux ornements de l'Église.

Soyez assuré qu'il se rencontre de bonnes natures

parmi les tempéraments lymphatiques ou sanguins, aussi bien que parmi les tempéraments nerveux ou bilieux. Un enfant lymphatique sera calme, ami des jeux paisibles, doux dans ses paroles, avenant dans ses manières ; mais il peut avoir du nerf aussi, et porter beaucoup de courage dans un corps débile. Ayant des passions moins vives, il sentira moins les combats à livrer dans la formation religieuse ; mais, dès lors qu'il n'est point paresseux, il sera pour votre œuvre un précieux secours. — Dans l'enfant nerveux, vous trouverez tout l'opposé : il a besoin de mouvement, il s'adonne aux jeux bruyants ; peut-être est-il prompt à s'échauffer dans la dispute ; mais son bon cœur lui fait bientôt tout oublier. S'il a des passions vives, il les combat et il en triomphe. S'il n'est point rancunier, aimez-le et tendez-lui les bras : bien formé par le noviciat, il portera dans vos œuvres l'initiative et la persévérance.

C'est vous dire qu'il faut comprendre les enfants. Sous les défauts qui font saillie, cherchez les qualités qui sommeillent. Quand d'excellents germes de vertu se cachent sous des légèretés d'âge faciles à corriger, ne rejetez point un enfant pour son tempérament. Les traits nettement accentués que je vous ai signalés au début sont seuls dignes d'exclusion.

L'esprit.

J'arrive maintenant aux qualités les plus importantes, je veux dire celles de l'esprit et du cœur.

Elles sont même seules importantes : si j'ai parlé de la famille et du tempérament, c'est à cause des influences nécessaires qu'ils exercent sur les actes de l'esprit et du cœur.

L'esprit est la partie maîtresse de l'homme, car c'est lui qui le mène. L'esprit est tout ensemble le phare lumineux qui éclaire nos voies et le gouvernail qui dirige notre marche. Tandis que le cœur, source des passions, fournit l'énergie morale qui nous fait avancer ; l'esprit, par le jugement, nous tient dans le droit chemin.

Ouvrez la porte du sanctuaire ou de la vie religieuse aux esprits d'intelligence ouverte et de justice éprouvée ; écarterez au contraire les esprits bornés, les esprits faux, les esprits téméraires et orgueilleux de leur propre mérite.

Valeur intellectuelle.

Faut-il que je vous exhorte à faire grande estime des enfants intelligents ? Ne sentez-vous pas que l'esprit est un bien de si haute valeur qu'il peut compenser même certains défauts de caractère ? Quand vous faites des vœux pour que des vocations germent parmi vos élèves, vos désirs ne s'arrêtent-ils pas avec plus de complaisance sur les plus ouverts au savoir ? Cette inclination est très fondée en raison.

L'expérience vous a appris que c'est l'intelligence qui donne le plus de prestige aux enfants : toujours le plus intelligent domine les autres et dirige leurs pensées. On sourirait peut-être de la vocation d'un

jeune homme médiocre ; en tout cas, ses bons exemples seraient sans grande action sur ses condisciples. On respectera certainement la vocation de celui qui a de la valeur ; sa bonne tenue et ses paroles exerceront dans votre classe une heureuse influence.

De plus, cette valeur intellectuelle fera respecter le sacerdoce et les communautés religieuses : on ne dira pas que c'est le refuge des paresseux et des incapables ; on dira que c'est une armée d'élite, dans les rangs de laquelle ne s'enrôlent que les habiles et les braves. N'est-il pas vrai qu'on respecte, avant tout examen, une cause pour laquelle se dévouent des esprits éclairés ? Quelle haute idée on aura de votre Institut, si vos meilleurs élèves se donnent à vous ! On vous regarderait, au contraire, d'un œil dédaigneux, si vous ne receviez que des gens faibles et naïfs. Dieu nous garde d'être conduits en cela par la moindre pensée de vanité ! C'est le seul intérêt des œuvres apostoliques qui nous suggère ces réflexions.

En effet, l'apôtre a besoin tout à la fois de prestige et de capacité réelle : l'intelligence donne l'un et l'autre. Ces enfants devront faire de fortes études, ils devront donner un enseignement qui les honore et qui soit estimé. Quelque habile que soit le dressage opéré dans un noviciat ou un séminaire, nos travaux dépendent essentiellement de notre valeur personnelle. Car nous ne sommes pas des machines montées, des automates dont tous les mouvements sont prévus et réglés comme ceux d'une horloge.